

Mille et un cierges blancs

REYNALD FREUDIGER

Au marché couvert, je suis devenue, au fil des rides, une véritable institution, ou une antiquité, c'est selon. On m'appelle la sorcière et le nom me convient, il n'est pas pire qu'un autre – sauf peut-être quand il est graffité sur le mur de mon stand à côté d'un bûcher assez mal dessiné: il ne faudrait quand même pas prendre le taureau pour une conne... Alors je m'épuise sur une brosse pour faire rendre gorge à ce mur à la langue bien pendue. Avant que j'en aie tout à fait terminé, la jeune Isabel aux joues rouges vient m'apporter le cierge blanc que je lui ai demandé. Elle est la mille et unième à s'acquitter de la tâche et, pour la mille et unième fois, dans un geste rabâché, je prends le cierge, sans un mot, pour le ranger soigneusement dans une caisse derrière moi. Et puis je me retourne pour lui dire que c'en est terminé, pour lui souhaiter bonne fortune. Alors, de peur sans doute de se noyer dans un trop-plein de sentiments, elle prend une profonde bouffée d'air, et elle verse une larme, comme elles font souvent quand elles en ont trop gros sur la pastèque. Normalement, les choses s'arrêtent là, mille fois elles se sont arrêtées là, mais aujourd'hui, heureuse d'être arrivée au but que je m'étais fixé, je ne peux m'empêcher de taquiner le verbe, de babiller un peu, pour dire à Isabel qu'elle sera la dernière: je rends mon tablier, mes infusions et mon aiguille à tricoter. J'arrête de faire des anges, je prends mon jubilé. Lorsque j'étais gamine, on m'avait expliqué que le chiffre «mille et un» était aussi menteur qu'un arracheur de votes, qu'il ne signifiait nullement mille et un, mais quelque chose entre beaucoup et l'infini. La jeune Isabel aux joues rouges me demande d'une voix rose si je me souviendrai d'elle. Je lui réponds que oui, plus que très certainement, comme bleu et bleu font bleu, parce qu'il se trouve qu'elle sera la dernière que j'aurai avorté. Dans ma mémoire d'ancêtre, fripée, rares sont les souvenirs précis de ces femmes qui ont un jour décidé de venir me trouver, tout au fond du marché. Je garde surtout le souvenir qu'elles se ressemblent beaucoup, et que leur grossesse tombait à chaque fois comme une cucaracha au beau milieu d'une soupe de tortilla. Il y a plus de points communs qu'il n'y paraît entre la jeune exploitée en maquiladora, qui ne peut se permettre de suspendre son travail pour les cris d'un bébé, et la travailleuse de l'humanitaire, qui a eu le pingouin pour un don Juan local et qui ne peut décentement pas rentrer en Europe ou à New York City, auprès de son mari, grosse d'un fruit de la passion qui deviendrait bien vite un fruit de la discorde. Entre la petite putain d'hôtels bons marchés, fagotée comme une reine de cœur qui crèverait pour un as de pique, la «María couche-toi-là et laisse-moi entrer, mais garde-le pour toi», et la bourgeoise des grands boulevards qui a des fesses à claques mais ne veut pas d'enfant, parce que c'est encombrant et que ça donne des rides. Entre des lycéennes, bourrées comme des piñatas, et de jeunes grands-mères qui n'ont plus le courage de tout recommencer, mais qui veulent continuer à profiter de la vie et à se faire trousseur tant que le réveil n'a pas encore sonné. La jeune Isabel aux joues rouges n'est pas seule dans son cas, j'ai eu d'autres femmes violées, par d'anciens confidents ou de beaux inconnus, ou un petit ami, ou un père insatiable – car la roue de Fortune tourne parfois à l'envers et les voies du Seigneur, qu'on dit impénétrables, sont aussi scandaleuses, comme osait l'affirmer un camarade de classe on ne peut plus croyant, futur séminariste et actuel évêque. Les histoires se ressemblent, dans ma tête du moins, et les larmes sont rarement larmes de caïmans. Il y a les grands classiques, comme ces femmes qui, après avoir vu leur compagnon partir la queue entre les jambes ou les jambes à leur cou à l'annonce d'une grossesse, ne veulent pas devoir lire dans les yeux d'un bébé que l'odeur de la poudre d'escampette remplace au bout du compte les promesses de monts et de merveilles, et puis celles qui simplement ne se sentent pas la force d'assumer une crevette qui ne pipe pas un mot, et celles qui jamais n'oseraient montrer à la grande famille que l'enfant est mérité. Beaucoup viennent vers moi, dans le marché couvert, parce que la loi interdit la pratique, et que celles qui auraient l'argent pour se faire avorter, dans les cliniques privées qui le font sous la table, y renoncent parfois, parce que le mari jaloux connaît bien le docteur, ou que le directeur est un vague cousin. Alors elles viennent me voir depuis leur beau quartier, et c'est souvent la première fois qu'elles s'aventurent dans le marché couvert; on le devine dans le string au milieu du derrière à leur façon de se déhancher dans les dédales des stands, de tenir leur sac à main serré tout près du corps, et de lever le menton en claquant des talons; elles sont gracieuses comme des papillons en cage, devant les étals vendant viande ou poisson. C'est souvent

leur bonne à tout faire qui leur a parlé de moi, parce que la vraie confiance n'a que faire des barrières sociales, ou alors peut-être parce qu'on peut l'acheter quand on a les moyens. Certaines pourtant ne se déplacent pas, et alors c'est à moi de détonner dans leur très beau quartier. Il m'arrive aussi de me rendre dans les bidonvilles de la périphérie, une fois tous les tant, et inmanquablement, une fois tous les tant, il y a une fille qui demande à me voir, pour elle ou une amie qui craint ma compagnie sous les regards curieux de ses voisins espions. Toutes sont estimables, pour triste ou grotesque que paraisse leur histoire. Jamais je ne me serais permis de refuser mon aide à une femme qui se débat dans de sales ponchos. Et c'est le même tarif pour toutes, qu'elles soient riches comme Gringo ou pauvres comme José: quelques pesos à peine, et un grand cierge blanc, et je peux assurer que tout se passera bien, sans boucherie excessive, parce que, la science des plantes a beau laisser sceptique, le plus souvent ça marche aussi délicatement qu'une gracieuse funambule sur une lame affilée. Et si les soupes de nopal safranées ne donnent rien, les infusions de camomille à l'arsenic ou les lotions de peyotl font toujours leur effet. Il arrive bien sûr qu'il faille sortir les grands moyens de derrière les nabots, les tiges métalliques et les doses d'opiacé, mais là aussi ça marche, et jamais, je pourrais le jurer sur la tombe de la Guadalupe, ça ne s'est terminé par la mort de la mère. Aujourd'hui, Isabel, tu seras la dernière, et j'en suis soulagée, et je m'en souviendrai. Mais ne te tracasse pas, je sais me faire discrète, muette comme la tombe de Doña Marina. Arrivée où j'en suis avec toutes mes rides et tous mes cheveux blancs, je peux me figurer le poids que ce doit être d'avoir enfanté un ange à la place d'un bébé. Et puis je me suis tue. Alors la jeune Isabel aux joues rouges, en pointant les caisses empilées derrière moi, me demande ce que je compte faire de tous ces cierges blancs. Je lui réponds que dès le commencement, bien avant l'œuf et bien avant la poule, je m'étais promis d'aller les allumer dans la grande cathédrale quand tout serait fini, quand j'aurais mis au ciel mille et un petits anges, pour marquer ce jour de mille et une flammes. Sur ces mots, elle sourit, timidement, puis s'en va, le cou encore gros de trémolos, et le ventre un peu creux, sous les yeux des vendeuses qui la jugent peut-être, prenant pour étalon les unes leur chagrin propre, les autres leur bonne conscience. Elle se retourne une dernière fois, et disparaît bientôt, la tête dans les sanglots, entre les fleurs séchées, pour revoir le soleil hors du marché couvert. L'emplacement que j'y occupe depuis mes premières règles sera libre demain. J'évacue sans tarder, enchantée d'en finir une bonne fois pour toutes.

Carmen et sa fille, qui vendent des épices coûtant la peau des yeux, viennent immédiatement me donner un coup de main pour tout emballer. Bientôt, c'est au tour de Gisele, de Karla et d'Esther d'abandonner la jungle de leurs étals fruitiers, pour montrer leur minois toujours attendrissant. Pendant que les filles empilent avec mille précautions les caisses de cierges blancs et emballent les épices, les piments et les herbes, je m'éclipse, un peu comme Tonatiuh, pour appeler mon cousin, parce qu'il m'a toujours dit qu'il viendrait à mon aide pour transporter tout ça jusqu'à la cathédrale. Il sera là bientôt. Entre-temps, les filles et moi, on fait des allers-retours avec la marchandise qu'on entasse sur le pavé. Les deux sœurs Salazar, de leur stand à café qui donne sur la rue, surveillent que personne ne dérobe quelque chose, comme il arrive parfois quand on dort à la lune. Des herbes, des épices, des lotions, des potions, des piments, et puis les pots de cactus, les aiguilles et autres ustensiles, le mercure, le phosphore, l'arsenic, et les icônes mariales, l'amulette qu'une amie m'a ramené du marché de Sonora, et celles qu'une cousine m'a envoyé de La Paz, et le grand livre vaudou qui ne sert à rien du tout, et les statues de cire de la santería qui servent à faire joli, la bouilloire, la bonbonne de gaz, et les bouteilles d'alcool, les flacons de chloroforme, le peyotl, et puis les opiacés, et les caisses de cierges. Mes va-et-vient suscitent la curiosité, on m'interroge de loin, et j'éclaircisse les lampions de ma voix qui crépite comme un vieux fusil de la révolution de Poncho Zapato: «Je m'en vais pour de bon», dis-je à la canonnade. Et, à chacun de mes passages, c'est presque l'engouement, certains même m'applaudissent, comme ils auraient pu faire dans le grand stade aztèque: j'en ai le cœur qui gonfle comme la voile d'une Pinta – même si je sais bien que certains me haïssent, comme le laissait entendre le méchant graffiti que je n'ai finalement pas fini d'effacer. Il y en a qui s'épanchent pour le moins bruyamment, et d'autres qui inclinent plus discrètement la tête, en signe de gratitude, parce que je les ai peut-être naguère aidées mais qu'elles ne veulent pas que la chose se sache. Ainsi, Carmen a une fille qui ignore que sa mère lui a refusé une fratrie, et sa mère ignore que sa fille n'a pas voulu qu'elle devienne grand-mère. Je les revois maintenant presque distinctement toutes ces femmes qui sont un jour ou l'autre venues jusqu'à mon stand, toutes ces femmes qui ont ouvert les cuisses, une fois ou mille fois, pour connaître bibliquement, comme disent les gens prudes, ou la fille du curé. Moi je ne l'ai jamais fait, et le regrette à peine. A l'école, j'étais la meilleure amie de la belle de nuit, j'étais celle qui transmet les mots des prétendants, et c'est cette belle de nuit qui un jour a voulu, une épée d'oncle Sam au-dessus de la tête, que je lui rende service en la débarrassant d'une grossesse non voulue. Et de fil à couture en aiguille à tricoter, je suis peu à peu devenue une espèce de nonne pas franchement jolie, mariée à ses anges.

(...)

Retrouvez l'intégralité de cette nouvelle sur www.culturactif.ch

bio

Né en 1979, Reynald Freudiger termine ses études universitaires à Lausanne en 2003, puis part en Amérique latine. Là-bas, il s'intéresse de près au mouvement de fond qui, un peu partout sur le continent, porte alors la gauche au pouvoir. Son premier roman, *La Mort du Prince bleu*, témoigne entre autres de cet intérêt. De retour en Suisse, il collabore à l'édition critique des *Œuvres complètes* de Charles-Ferdinand Ramuz pour le compte du Centre de recherches sur les lettres romandes, puis rejoint le Gymnase de Burier, où il enseigne actuellement le français. Il n'abandonne pas pour autant la recherche, et mène notamment une activité de critique littéraire au sein de la *Revue de Belles-Lettres*. L'été dernier, il a signé une série de chroniques consacrées à la littérature romande pour le magazine culturel du quotidien *La Liberté*. Le texte que nous publions ici est détaché d'*Angèles*, un recueil de proses brèves à paraître prochainement.

CO

photo C. BOSSARD



biblio

La Mort du Prince bleu

Editions de l'Aire, 2009.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Cette page est réalisée avec le site littéraire www.culturactif.ch et la revue *Viceversa Littérature*. Elle a été initiée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.